

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFFOUR, Président. E. A. ANDREU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BOURDEUX, Directeur.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Remise au Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

DU 15 JANVIER 1913

Thermomètre de E. Claudel, Opticien. Successeur de E. & L. Claudel, 915 rue Canal, N. O. Lae

Table with 2 columns: Fahrenheit Centigrade and temperature values for 7h, 12h, 3 P.M., 6 P.M.

CARNET MONDAIN

JANVIER

- List of events: Bals à l'Athénium, 16-Cornéliens, 21-Mitens, 22-Athéniens, 23-Krewé of Mystery, A L'Opéra, 17-Falsaffiens, 20-Mitras, 23-Océron, 28-Atlantiens, 30-Chevaliers de Mous.

FEBVIER

- List of events: A L'Opéra, 3-Equipe de Protée, 4-Mystic Krewé of Comus, 4-Bal de Rex à l'Athénium.

L'ORANGE CREOLE

Hier a eu lieu l'inauguration, à la Nouvelle-Orléans, de l'Association des Western Fruit Jobbers. Cette association, qui comprend tous les marchands de fruits de la région située entre l'Atlantique et le Pacifique, et entre le golfe du Mexique et Winnipeg, promet d'être un réunion importante des représentants des horticulteurs de cette région. La convention a pour but de faire connaître au public les mérites de l'orange créole. Il s'agit de faire voir aux commissionnaires, la qualité des fruits que le sol de la Louisiane est capable de produire, surtout comme oranges. Une occasion plus favorable de montrer les mérites de l'orange

créole ne saurait se présenter. Les faits qui peuvent être soumis à la convention devraient répondre à un double propos. Premièrement, augmenter la demande pour les oranges de la Louisiane, et deuxièmement, stimuler l'industrie en consacrant plus de terrains à la culture de l'orange. Cette année, la récolte des oranges, en Californie, a été détruite en majeure partie par le froid; les pertes sont évaluées à plusieurs millions de dollars. Le marché sera par conséquent à court, et la demande pour les oranges de la Louisiane sera plus grande que d'habitude. Heureusement, cette année, nous avons eu une récolte excellente, tant au point de vue de la quantité que de la qualité.

Bien que la production de la Louisiane ne puisse suppléer au déficit, elle empêchera le marché d'être complètement privé de cet excellent fruit. L'orange créole, ainsi distribuée, n'aura aucune peine à prouver ses mérites au public.

Notre orange a la peau fine, est juteuse, douce et possède un arôme qui surpasse celui de n'importe quelle orange du monde. Elle a le grand avantage du supporter très bien l'emballage et le transport, ce qui la recommande aux commissionnaires. Elle a de plus l'avantage de mûrir 3 mois avant le produit Californien; de sorte qu'elle peut être plus tôt sur le marché, mais elle échappe également au danger de la galee qui fut funeste—cette année aux plantations de la Californie. En réalité la Louisiane est la mère de l'industrie orangère de ce pays.

Longtemps avant la guerre civile, quand les oranges étaient à peu près inconnues en Floride et en Californie, notre état produisait une belle récolte, supérieure à la demande locale. Il est à espérer que la convention arrivera à la conclusion, que la Louisiane peut faire ce qu'elle a déjà fait, sinon mieux au moins aussi bien qu'autre fois quand les moyens de culture étaient plus primitifs, et que la science horticoles n'avait pas fait les progrès, dont elle peut être fière aujourd'hui.

LES CARTES DE VISITE.

Elles firent leur apparition sous le règne de Louis XIV. Elles étaient à leur origine, de simples cartes à jouer retournées, ou même des fragments de cartes sur lesquels on écrivait son nom, et que l'on déposait, en l'absence des personnes que l'on allait voir, dans la serrure de leur habitation.

Quelques-unes étaient imprimées et ornées d'encadrements plus ou moins laids. Sur le revers d'un "roi de carreau" ou d'un "as de cœur", au milieu d'un cadre recto, on pouvait lire le nom du visiteur que l'on avait manqué.

Une amusante satire de la fin du dix-septième siècle intitulée: "Les inconvénients du Jour de l'An" nous renseigne sur l'emploi de ces cartes et sur la corvée de ces visites du premier janvier.

Parlant au visiteur, l'auteur s'écrie:

S'il disait ce qu'il pense, il dirait que son cœur. Pour celui qui va voir est rempli de froidure. Qu'il aime qu'à la porte un zèle domestique. Qu'on fait souvent mentir d'une façon rustique.

Lui dise: On est sorti. C'est alors qu'il ressent Certain plaisir secret de voir qu'on est absent; Et son nom bien écrit rend la visite en forme; Tel est le bel usage auquel il se conforme.

Puis il ajoute:

Sur le dos d'une carte on fait sa signature. Pour rendre sa visite au dos de la serrure.

La carte s'est, depuis lors, sensiblement modifiée, mais l'institution et le sentiment dépeint dans ces quelques vers, demeurent les mêmes.

Un Mariage Romanesque

Certains gens disent qu'il n'en existe qu'entre les trois cents pages de nos livres et qu'en réalité on s'épouse seulement par l'intermédiaire des notaires et à coups de contrat.

Je répondrai à ces désabusés qu'il est toujours aisé de passer du particulier au général et qu'il suffit de chausser son nez de lunettes bleues, jaunes ou noires pour naviguer par un univers noir, jaune ou bleu.

Autrement dit, ces philosophes-là sont de plats utilitaires, incapables de concevoir un monde qui ne soit pas à leur image. Je sais, moi, qu'il y a encore des êtres qui se lient grâce à de folles aventures, des mains qui se nouent par-dessus les vieilles perruques et que l'amour n'est pas au bout de son rouleau.

Je pourrais vous fournir comme preuves l'histoire du marchand d'allumettes qui épousa une princesse égyptienne. Ou celle de la petite indienne de Rhodésie amoureuse d'un prospecteur blanc. Elle lui avait tressé au poignet un bracelet imbrisable d'or vierge et de cheveux à elle, etc.

Mais, aujourd'hui, c'est l'aventure de Mac Daddin que je veux vous raconter; si celle-là ne vous convainc pas, nous n'irons pas plus loin.

Je revenais d'Angleterre, après une dure année passée sur les bords d'une école commerciale de Liverpool, mais la chose en valait la peine! Et puis, j'y avais fait un ami, un de ces amis qui vous suivent toute la vie, contre vent et marée—la chose vaut qu'on la cite. C'est de Mac Daddin que je vous parle.

Il n'était jamais venu en France, il détestait voyager. Mais du jour où mon départ de Liverpool fut décidé il se découvrit mille raisons urgentes pour visiter Paris et ses hôpitaux (Mac Daddin était étudiant en médecine) et il m'accompagna.

Mac Daddin possédait un vieil oncle avec un accent d'Edimbourg à jeter en crise un cockney. Le bonhomme vous lampait un verre de whisky pur comme vous feriez d'une tasse de thé et parlait un peu trop du jeu de golf.

Peut-être ne connaissait-il guère autre chose. Au total, c'était un grand dain doublé d'une vieille bête. Son nom était Walter Hay. Or, l'oncle Hay, une fois notre départ décidé, pensa qu'il était

temps de s'offrir la connaissance du continent et de venir y faire son petit jeune homme... Il nous suivit. Nous le logeâmes au Carlton Hôtel des Champs-Élysées. Pour nous, une pension de famille des environs de l'Étoile fit notre affaire. Mac Daddin a mon âge, c'est-à-dire qu'à nous deux nous atteignons juste celui qui nous impose aux servantes des curés.

Nous avions donc chacun notre vie affaire. Je courus Paris en quête d'une situation, Mac Daddin en fit autant pour parachever ses études. Du moins, c'est ce qu'il me disait.

Je voyais bien, moi, qu'il y avait anguille sous roche. Mac Daddin changeait de jour en jour. Ses semelles s'étaient réduites au delà du raisonnable; il avait acheté un chapeau melon et ne fumait plus la pipe dans la rue. De plus, il travaillait son français comme si sa vie en dépendait. J'en conclus qu'il devait conjuguer le verbe aimer un peu plus que les autres.

Un matin, en effet, il m'apporta un petit amoureux. "Une jeune fille rencontrée tous les jours dans la rue", me dit-il... Il me la dépeignit et, en tenant compte de l'exagération particulière aux amants, j'en conclus qu'il devait s'agir d'une petite blonde fort agréable.

Le point délicat de la situation était de faire connaissance.

—Vous comprenez, fit Mac Daddin, avec vos sacrées mœurs françaises, il y a toujours quelqu'un auprès d'elle, une mère, une femme de chambre... Je l'ai suivie et je sais son adresse, mais je ne peux pas entrer chez les gens sans leur être présenté. Au diable soit l'idée de venir dans un pays où l'on ne connaît personne, le bonheur de toute ma vie est en train de me glisser entre les mains!

Je le consolai comme je pus en m'excusant de ne pas être plus répandu dans la société et susceptible de lui rendre service en cette occurrence.

Mac Daddin me remercia sèchement en regardant la fenêtre avec cet air farouche qui est la manière de pleurer des hommes, et nous nous tîmes.

Pendant ce temps-là, nous ne nous occupions guère, ni l'un ni l'autre, de l'oncle Hay. Il fallut bien tout de même, un jour, voir ce qu'il devenait et j'allai le trouver pour l'inviter à dîner.

Je le rencontrai juste au moment où il mettait le pied dehors. Il accepta assez distraitemment le repas offert; le spectacle de la rue l'empêchait de penser à ce que je lui disais. Je vis tout de suite que Paris ne l'amusait pas et que nous ne lui avions guère manqué.

Il me proposa de faire quelques pas avec lui et Jacquesgai.

L'oncle Hay avait une demi-douzaine d'idées toutes faites qu'il emboîta l'une dans l'autre comme des gobelets de prestidigitateur.

Il les appliquait à tort et à travers sans souci de blesser les gens.

Une de ces idées était qu'en France toutes les femmes se trouvaient à prendre.

Aussi se mit-il à me parler des Françaises sur un ton que son âge seul pouvait me contraindre à supporter.

Juste au moment où il arrivait au plus haut point de sa démonstration, nous heurtâmes une jeune fille qui sortait de chez elle, accompagnée de sa gouvernante. Elle semblait si gentille et d'un maintien si mo-

deste que je ne pus m'empêcher de pousser le coude de l'oncle Hay et de dire:

—Osez prétendre après cela que nos femmes ne savent pas se tenir!

L'oncle Hay haussa les épaules... "Il savait ce que valaient ces pudeurs-là, il me demandait moins d'un quart d'heure pour m'en donner la preuve". Et il emboîta la pas derrière la jeune fille dont les cheveux blonds frissonnaient sur la nuque.

J'étais indigné. Je le fus plus encore quand la petite, entrant dans une des chapelles qui environnent l'Étoile, l'oncle Hay y pénétra à sa suite, sans scrupules. J'eus un instant d'hésitation, puis je conclus qu'il valait encore mieux en faire autant, pour empêcher le vieux de commettre quelque inconvenance. Il avait pris de l'avance sur moi et trottait dans l'allée du milieu, presque contre les jupons des deux femmes.

L'oncle Hay, en bon luthérien qu'il était, connaissait les usages des églises catholiques comme un mulet de bât ceux d'une écurie de cour; il avait gardé son chapeau sur sa tête, brûlé le bénitier et ne pensait qu'à sa poursuite.

Pendant ce temps-là, Mac Daddin, couché sur notre divan de repos, s'embarbait dans les projets impossibles et dans le désespoir le plus vaineux.

Ceci n'est qu'un intermède, mais il faut bien que vous n'oubliez pas Mac Daddin!

Comme le tapis de l'église était épais, la jeune fille ne soupçonnait pas la présence de l'oncle Hay sur les talons. Arrivant à son rang de chaises, elle fit brusquement sa petite génuflexion. Si l'oncle Hay avait été catholique, il aurait prévu ce mouvement, mais je vous ai dit qu'il était luthérien et, de plus, le premier serin du pays des clans.

Il fut donc si surpris par cet accueil qu'il ne s'attendait pas qu'il n'eût pas le temps de s'arrêter, buta dans la femme dévote, essaya de l'enjamber et finalement s'aplatit dessus. J'entendis deux cris d'agonie.

Et Mac Daddin, là-bas, fumait toujours sa pipe en pensant à la fin du monde.

Des deux hurlements qui avaient retenti, l'un était jeté par la pauvre petite église; l'autre par l'oncle Hay, qui se débattait avec trois épingle à chapeau dans le ventre.

On releva les victimes. Le ciel, qui protège l'innocence, permit à la jeune fille de s'en tirer avec une petite foulure au poignet. Mais on dut emporter le vieux sur une civière.

Et l'oncle Hay fut ramené chez lui et la petite demoiselle, accompagnée de sa maman, vint prendre de ses nouvelles.

Il faut vous dire que, l'accident de l'oncle réveillant en Mac Daddin la conscience professionnelle, il n'avait pas manqué de s'installer au chevet de son vieux parent.

Ce fut donc lui qui reçut les visiteuses. Tout le monde devinera que la jeune fille était justement celle qui faisait oublier à Mac Daddin la couleur des étoiles et qu'elle ne résista pas aux six pieds de haut et aux cheveux blonds de mon ami. Mac Daddin fut invité à plusieurs thés et dîners somptueux, et la vilaine action de l'oncle permit à l'amoureux de glisser, trois mois après au doigt de celle qu'il adorait l'anneau des fiançailles.

Vous comprendrez maintenant

que je hausse les épaules quand on me dit que les mariages d'amour n'existent plus et que le roman est mort! D'ailleurs, comme j'aime à avoir raison, si vous n'êtes pas encore de mon avis, venez donc me trouver, nous nous expliquerons.

BRUNO RUBY.

Ne dormez pas toujours du même côté.

Nous avons tous une position favorite pour dormir. Les uns se placent sur le côté droit, les autres sur le côté gauche, ceux-ci s'allongent sur le dos, cependant que ceux-là préfèrent reposer sur le ventre. Les fantasistes, les désordonnés ont même la position dite "chien de fusil", qui participe de toutes ces méthodes.

C'est affaire de goût et surtout d'habitude et tel qui vous déclare qu'il ne pourrait reposer, s'il lui fallait modifier la position à laquelle, depuis l'enfance, il est accoutumé, n'a jamais très consciencieusement essayé, car il se serait rendu compte que la machine humaine (la plus souple, la plus résistante, la plus adaptable, se prête avec une admirable docilité à tout ce qu'on réclame d'elle.

Ces entées auxquels nous faisons allusion ont, du reste, le plus grand tort de s'obstiner, car dormir toujours dans la même position, à de graves désavantages: la partie du corps sur laquelle on repose subit, à la longue, une sorte d'atrophie, la circulation s'y fait mal et cette région de notre individu vieillit très sensiblement plus vite que les autres.

C'est surtout sur le visage qu'on peut voir ce résultat. Si vous avez l'habitude de vous coucher sur le côté droit, par exemple, et que, par conséquent, votre joue droite repose constamment sur l'oreiller, vous pouvez tenir pour certain qu'entre la trentaine et la quarantaine, vous vous apercevrez, pour peu que vous possédiez un miroir sincère, c'est-à-dire que vous y regardiez d'un œil critique, que votre œil droit est plus petit que l'autre, qu'il est entouré d'un réseau de rides alors que la gauche est intacte, que vous avez la patte d'oie et que le coin correspondant de votre bouche s'abaisse vers votre menton. Vous êtes un jeune homme (ou une jeune femme, du côté gauche, vous êtes une personne mûre du côté droit.

Vous ne voyez aussi à en souffrir de la longue compression à laquelle vous avez soumis. Non seulement il porte les mêmes traces d'usure que le reste du visage, mais encore sa pointe a des tendances très prononcées que vos amis ont parfaitement remarquées, si elle ont passé inaperçues à vos yeux, à se tourner vers votre jour restée jeune.

Si donc vous tenez à votre beauté, ce dont nous ne saurions vous faire grief, méditez les lignes ci-dessus, faites-en votre profit; et si nous ne pouvons vous assurer que vous ne vieillirez point, nous vous promettons que les deux côtés de votre visage vieilliront en même temps.

Vous comprendrez maintenant

THEATRES.

OPERA FRANCAIS

Un nombreux public a assisté hier au soir à la représentation de "Thais". Mlle Charpantier et M. Montano ont été fréquemment applaudis. Comme toujours l'air de la Méditation a remporté un très grand succès. Ce soir, il y aura certainement une des plus grandes audiences de la saison, pour assister à la représentation de "Quo Vadis". Plusieurs membres du Congrès de la presse des états du Sud comptent profiter de leur passage à la Nouvelle-Orléans, pour entendre l'œuvre de Nougés. Les principaux rôles seront tenus, ainsi qu'précédemment, par Miles Therry, Charpantier, Cortez et Avelly et MM. Putzani, Montano, Frances, Brunat, Gough et Bernard.

L'annonce de l'Africain pour Samedi soir, fera certainement plaisir aux amateurs de grand opéra. Le chef d'œuvre de Meyerbeer exige des artistes ayant de la voix et sachant s'en servir. Aussi le choix de MM. Affre et Montano et de Mlle Therry, pour interpréter ce bel opéra, nous promet une splendide représentation.

Toutes les dames qui assisteront à la représentation recevront un souvenir.

Dimanche, en matinée "Quo Vadis"; le soir "Le Grand Mogol". Location, chez Werlein, 605 rue du Canal.

TULANE

Julian Eltinge et "The Fascinating Widow" continue à faire salles combles au Tulane... La pièce qui est très amusante est une comédie musicale avec un canevas assez compliqué. Tout le long de la pièce Eltinge remplit le rôle de la veuve et on a rarement vu une veuve plus attrayante.

À partir de Dimanche soir on verra William H. Crane dans sa nouvelle comédie, "The Senator, Keeps House" au théâtre Tulane pour toute une semaine. La pièce a été écrite par Martha Morton. Elle a déjà réussi à présenter M. Crane dans l'atmosphère dans laquelle le public aime à voir M. Crane. Aussi il n'est pas surprenant de la voir réussir une fois de plus, et de voir M. Crane dans un rôle qui lui convient parfaitement.

CRESCENT

"Where the Trail Divides" au Crescent, est l'un des succès dramatiques de la saison. C'est l'histoire d'une vie dans les plaines de l'Ouest et la pièce a été rendue fameuse par Robert Edison. "The Goose Girl" sera l'attraction de la semaine prochaine.

ORPHEUM

L'accueil fait à Miss Percy Haswell et compagnie, à l'Orpheum cette semaine, est une des preuves les plus convaincantes des progrès accomplis par la vaudeville.

Miss Haswell présente des scènes des comédies les plus populaires de Shakespeare. C'est dans le prologue et les scènes tirées de "As You Like It" et "The Taming of the Shrew" que le talent de Miss Haswell se fait voir.

Mlle Bell Baker, la jolie chanteuse, est une des attractions à l'Orpheum cette semaine.

Fouilleton de l'Abelle de la N. O.

No 7. Commencé le 9 Janvier 1913.

Les Aventuriers DE PARIS

PAR PIERRE ZACCONE

(Suite)

—Madame. —Vous vous êtes rendue, ce matin, chez M. Saurin, pour quoi, je m'en doute, prouvez garde? —Et si vous tenez à ce que votre fils Lucien vive, ne renouez pas vos tentatives d'indiscrétion.

"Un Ami."

VI La malheureuse mère passa une journée affreuse à la suite de la réception de cette lettre. D'où venait-elle? qui l'avait écrite?

Elle ne savait à quelle supposition s'arrêter, et quoi qu'elle fit, elle se heurtait fatalement à l'inconnu.

Elle appela Jérôme, et vingt fois elle l'interrogea le cœur palpitant, en prose à des terreurs sans nom.

—Voyons... parle... Tes-tu informé, disait-elle, qui a reçu cette lettre que tu m'as remise, et se rappelle-t-on qui l'a apportée?

—J'ai fait appel à tous les souvenirs, répondait invariablement Jérôme. C'était pendant l'absence de Madame la comtesse; ce matin, Jean était à la loge, et il croit se souvenir que la lettre a été apportée par une femme.

—Et qu'a-t-elle dit? —Rien, on a peu près; elle a demandé si Madame était à l'hôtel, et elle a prié de remettre ce billet dès qu'elle serait rentrée.

Mme de Frontenay mordait ses lèvres, tordait ses bras. Elle appelait la lumière et se perdait dans les ténébres.

Dependant une chose émergeait des termes de la lettre: son fils menacé... Elle ne voyait rien au delà et comprenait ce qu'il lui fallait protéger.

Après avoir mûrement réfléchi, elle écrivit à M. Saurin ce qui se passait et lui envoya en communication le billet qu'elle avait reçu.

Cela fait, elle parut un peu soulagée.

Elle avait expressément recommandé à Jérôme de ne point parler à Lucien de cette aventure; elle ne voulait pas donner à son fils le soupçon des inquiétudes dont elle était tourmentée. À déjeuner, elle s'efforça de

être gaie, et, en la voyant enjouée et souriante le jeune comte ne se douta de rien.

D'ailleurs, l'idée d'un danger quelconque était si loin de sa pensée!

Il ne songeait qu'à son bonheur prochain; il avait appris déjà que Lucy n'était point encore de retour à Paris; mais on lui avait dit qu'elle ne devait pas tarder à revenir.

Il ne s'occupait et ne parlait que d'elle.

Aussi, quand Mme de Frontenay proposa à son fils de ne pas la quitter et de passer avec elle le reste de la journée, Lucien accepta avec empressement.

Sa mère n'était-elle pas son confident le plus bienveillant qu'il pût espérer.

Vers trois heures, ils partirent dans une calèche découverte et prirent la direction du Bois.

L'air était calme; des milliers de voitures sillonnaient l'avenue des Champs-Élysées; au loin sur un fond d'or, se découpaient des massifs de verdure aux tons fauves et roux.

Un souffle tiède passait sur sa lèvre; elle voyait aller et venir à ses côtés, tout le Paris élégant et filtré, et son fils, le comte Lucien de Frontenay était auprès d'elle. Les craintes auxquelles elle s'était arrêtée, lui semblèrent vraiment puéries et elle ne vou-

lut pas s'en préoccuper davantage.

Ils avaient dîné tous les deux dans un cabaret à la mode, et depuis le moment du départ jusqu'à celui du retour, il ne fut question entre eux que de Mlle Lucy de Beaulieu.

La comtesse avait tout oublié et ne sentait même pas la fatigue de la nuit passée en chemin de fer.

Mais Lucien y songea pour elle, et ce fut lui qui donna l'ordre de rentrer.

Quand elle l'entendit s'adresser au cocher, quand elle comprit bien que cette journée était finie, Mme de Frontenay vit tout à coup revenir ses appréhensions.

Pour la première fois depuis le matin, elle se rappela la réalité... et de nouveau elle eut peur.

Il lui sembla qu'un malheur l'attendait à l'hôtel.

Lorsque la voiture s'arrêta dans la cour, Lucien voulut l'accompagner jusqu'à sa chambre. Elle s'y refusa.

—Non, dit-elle; décidément, je suis fatiguée et je vais me mettre au lit tout de suite. Demain, nous reprendrons une conversation que nous n'avons pas épuisée aujourd'hui.

Puis, elle franchit le vestibule, et monta à son appartement. Elle trouva Jérôme qui l'attendait sur le seuil.

Elle se retourna vers lui avec un pressentiment douloureux.

—Qu'y a-t-il, dit-elle; et que voulez-vous?

Le vieux serviteur remua la tête.

—Que Madame la comtesse m'excuse, répondit-il; c'est qu'il y a là un homme qui a demandé à parler.

—Quel est cet homme? —Il n'a pas dit son nom.

—Mais que veut-il? —Il ne le confiera qu'à Madame la comtesse... Seulement, il m'a prié de vous remettre cette carte dès que vous serez rentrée.

La comtesse jeta les yeux sur la carte qu'on lui présentait; elle devint affreusement pâle.

—Cet homme est ici? demanda-t-elle aussitôt, d'une voix tremblante.

—Il y a deux heures qu'il attend.

—Eh bien! allez le chercher sur le champ... et dès que vous l'aurez introduit... vous me laisserez seule, jusqu'à ce que je vous appelle.

Quelques secondes plus tard Jérôme entra suivi d'un homme dont l'extérieur banal n'avait rien qui fût de nature à attirer le regard... Il pouvait avoir quarante ans au plus... Il portait un large paletot et un pantalon d'étoffe brune, et sa physionomie était celle d'un bon et paisible ploutif...

Il salua humblement la comtesse.

—Vous venez de la part de M. Saurin, dit Mme de Frontenay d'un ton rapide et bas... C'est bien lui qui vous envoie?

—Oui, madame, répondit l'inconnu.

—Que vous a-t-il chargé de me dire?

—Peu de chose, en apparence. —M. Saurin a reçu ce matin le billet que vous lui avez envoyé en communication, et immédiatement, il s'est occupé de chercher celui qui avait pu l'écrire; or, ce billet sortait évidemment de l'officine d'un écrivain public... et il devait être facile de remonter à la source... C'est ce qui a eu lieu; la communication nous est parvenue vers neuf heures, et à midi nous savions à quoi nous en tenir.

—Comment.

—Je m'explique... l'écrivain public auquel on s'est adressé, ne nous a rien caché. C'est ce matin même que l'on est venu le trouver.

—Qui cela?

—Une femme.

—Et vous la connaissez?

—Depuis longtemps.

—Mais alors.

L'inconnu sourit.

—Oh! il n'y a rien de fait... répondit-il; d'abord, j'ai reçu de M. Saurin des instructions précises, et il m'est interdit de dépasser

les limites qu'il a lui-même imposées à ma discrétion. Voilà donc ce que l'on m'a chargé de dire à Mme la comtesse. La femme dont il s'agit s'appelle "Lolotte" dans le monde où elle vit actuellement; mais elle s'est appelée "Pompon" dans le monde qu'elle fréquentait auparavant, et qui ne valait guère mieux. Peut-être Mlle "Pompon" n'est-elle pas tout à fait inconnue à M. le comte Lucien de Frontenay et, dans cette hypothèse, la chose se réduirait à une simple affaire de chantage. Mme la comtesse peut donc se rassurer complètement... et s'il se produisait quelque accident plus grave, elle peut s'en rapporter à nous.

—Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

—C'est tout.

—Remerciez donc M. Saurin de ma part, et priez-le de ne pas oublier les autres renseignements que je lui ai demandés.

La comtesse resta seule. Elle se sentait moins inquiète